

CHAPITRE V

BOURDIEU OU LE POUVOIR AUTO-HYPNOTIQUE DE LA DOMINATION MASCULINE*

« Y a qué'qu'chose qui cloche là-d'dans
J'y retourne immédiatement. »

(Boris Vian, *La Java des bombes atomiques*.)

1998. Quel mois de septembre ! Entre la pluie, l'orage, la mer démontée, l'avalanche douteuse de l'affaire Clinton et les grêlons serrés de l'affaire Bourdieu, on aurait presque oublié les agréments de l'été, telle la parution des livres : *La Construction sociale de l'inégalité des sexes. Des outils et des corps* (206 p.) par Paola Tabet¹, *Le Sexe du savoir* (378 p.) par Michèle Le Dœuff, *Medias et féminismes. Minoritaires*

1. Il s'agit de la réédition, grâce au soutien de l'Association nationale des études féministes, de deux études fondamentales de l'anthropologue italienne : « Les mains, les outils, les armes » (1979) et « Fertilité naturelle, reproduction forcée » (1985).

* Version légèrement modifiée du texte paru dans *Les Temps Modernes*, n° 604, mai-juin-juillet 1999 : p. 286-324. Le « pouvoir hypnotique de la domination » est une expression de Virginia Woolf citée par Bourdieu avec admiration.

sans paroles (268 p.) par Myriame El Yamani², *Le Savant et la politique. Essai sur le terrorisme sociologique de Pierre Bourdieu* (250 p.) par Jeannine Verdès-Leroux³ – tous titres qui tombent à pic face à *La Domination masculine* (144 p. par le susdit), bombinette avortée d'une grande inconséquence, et qui est le *remake* à peine remanié d'un article du même nom publié il y a huit ans⁴.

Sur la page ou ailleurs, si vous vous demandiez ce qu'il y a ce soir à la télé... Grâce à l'initiative de l'hebdomadaire *Télérama*⁵, la domination masculine fut le *scoop* de l'été. Plus personne dans les foyers ne peut ignorer qu'elle existe, et tout le monde doit savoir désormais qu'elle est symbolique mais quand même efficace, ou si vous préférez, efficace quoique surtout symbolique. — Symbolique? Comme le franc des dommages et intérêts⁶? ah bon... — Mais y a l'amour? ah bien! — Impossible? eh beh... y z'en parlent pourtant dans les romans... Qu'est-ce qu'on fait cet après-midi?

Le livre se fût-il intitulé «L'oppression des femmes» (mais c'était impossible, on verra pourquoi), on peut douter que

2. Citons à propos de ce livre le bulletin n° 6 (juin-juillet-août 1998) des éditions L'Harmattan: «[...] cet essai veut répondre à une double question: comment et pourquoi les minoritaires, et les femmes en particulier, s'ils prennent parfois la parole dans le champ médiatique en créant leurs propres journaux, ne peuvent pas la garder? Comment et pourquoi les médias majoritaires ne rendent-ils pas compte de ces points de vue de minoritaires, en particulier lors d'événements qui les concernent?»

3. Dans son livre documenté, acerbe et souvent très amusant, Jeannine Verdès-Leroux note: «Il est bien imprudent dans une conclusion de s'attaquer à la dernière production de Pierre Bourdieu: comme il publie tout ce qu'il dit, je risque dans les trois ou quatre semaines qui viennent, de buter sur un nouveau petit pavé...». Le voici. (On regrette d'ailleurs qu'elle n'ait pas jugé nécessaire d'inclure dans sa critique l'article de 1990.)

4. «La domination masculine», *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1990 (cité *infra* sous l'abréviation *ACT*); et *La Domination masculine*, 1998 (cité *infra* sous l'abréviation *DOM*).

5. Cinq interviews de Bourdieu dans *Télérama*, n°s 2532 à 2536 (du 25 juillet au 22 août 1998). Lettres de lecteurs et commentaires dans les numéros 2536 à 2538. Ces interviews avaient été précédées, à l'usage d'un public forcément plus restreint, de la prépublication du Préambule du livre, par *Le Monde diplomatique*, n° 533, août 1998. Les rédacteurs du journal, je suppose, avaient mis en chapeau et capitales: «La lutte féministe au cœur des combats politiques.» C'est qu'ils n'avaient pas lu la suite?

6. Ou comme «Nos dommages et leurs intérêts», titre de Monique Plaza (1978) à son analyse de la justification du viol chez Michel Foucault.

la célébrité de l'auteur ait ainsi envahi les veillées des chaudières et les kiosques des gares. Et une féministe eût-elle écrit « La domination masculine », on peut douter que *Télérama* lui ait fait une telle publicité. On notera d'ailleurs que – dans la course aux divers « dossiers » et autres commentaires de lecteurs ou membres de l'intelligentsia qu'un nombre impressionnant de journaux et magazines se sont crus (vus) obligés de publier immédiatement sur l'auteur –, on notera, dis-je, qu'une infime portion fut consacrée *au livre lui-même* et donc à « la question ». Est-ce que la question n'intéresse finalement pas grand monde, ou plutôt que tous et toutes y ayant des intérêts précis, si la parole fut d'argent pour les médias, le silence est d'or pour la majorité des protagonistes des relations hommes-femmes ?

Ainsi peut-on se demander si l'occultation massive du contenu du livre dans les polémiques qui se sont réveillées autour de l'auteur n'est pas due aux mêmes mécanismes médiatiques (et académiques) qui font silence sur les publications féministes tout en publicisant les hommes qui traitent du même (?) sujet. Bref, par une sorte d'effet boomerang⁷, en lançant son livre au public à partir de son crédit de dominant (son « capital symbolique de célébrité »⁸), Bourdieu, en manquant l'un de ses buts (parler et faire parler de la domination masculine), a toutefois en retour recapitalisé (plus-value) ce crédit – dont font partie la critique comme la louange ; n'importe quel auteur sait qu'il vaut mieux être attaqué que passé sous silence.

Être passées sous silence par les médias et dans leur propre milieu professionnel, celles qui analysent et dénoncent le pouvoir des hommes en ont une longue expérience. Il faut rappeler ici l'étrange invisibilité (transparence) des chercheurs femmes en général⁹. Quant au discrédit, aux insultes

7. « Arme de jet [...] qui revient à son point de départ *si le but est manqué* » (*Le Robert, mes italiques*). Je ne sais si cette définition est juste, mais elle s'applique au cas présent.

8. Dans son analyse du personnage de Monsieur Ramsay chez Virginia Woolf, sur laquelle nous reviendrons, Bourdieu parle de « l'aventure intellectuelle » comme permettant d'atteindre un capital symbolique de célébrité (*ACT*, p. 23). En tout cas, la dure aventure intellectuelle des féministes n'a ni ce résultat, *ni surtout ce but*.

9. Voir Colette Guillaumin, « De la transparence des femmes. Nous sommes toutes des filles de vitrières » (1978).

directes et indirectes¹⁰, au refus de carrière opposé aux chercheurs femmes ouvertement « féministes », ils n'ont rien à voir avec une quelconque « disposition » due à un inconscient symbolique des hommes et des femmes à la mode bourdieu, et tout à voir avec une résistance masculine intentionnelle et organisée¹¹ – tout à voir aussi, chez les femmes possédant quelques miettes de pouvoir, avec la *peur* du discrédit qui s'attache à celles qui soutiennent d'autres femmes. Que certaines finissent par abandonner l'idée d'avancer dans une carrière, de briguer des postes élevés, est dû à l'expé-

10. Exemple d'insulte directe: un de mes collègues, après une communication que je venais de faire sur l'oppression généralisée des femmes, lors d'un colloque d'anthropologie: « Alors, t'as encore sorti ton machin? » Il est à remarquer que le milieu « scientifique » français est l'un des plus misogynes et antiféministes des pays occidentaux.

11. Selon Bourdieu, « [...] *tout en se gardant d'attribuer aux hommes des stratégies organisées de résistance*, on peut supposer que la *logique spontanée* des opérations de cooptation [...] s'enracine dans une *appréhension confuse*, et très chargée d'émotion, du péril que la féminisation fait courir à la rareté, donc à la valeur d'une position sociale, et aussi, en quelque sorte, à l'identité sexuelle de ses occupants » (*DOM*, p. 103, *mes italiques*). Logique spontanée, oui, appréhension confuse, non.

On ne peut oublier que lors des concours nationaux des organismes de recherche ou des universités, les décisions sont prises *par des votes* qui mettent en œuvre des *stratégies* de soutien ou de rejet des candidatures, et des allégeances et relations de clientélisme entre les votants, en plus des rejets idéologiques *conscients*. Je prendrai mon expérience en exemple, ne pouvant faire courir de risques supplémentaires à d'autres femmes. Voici quelques réactions qui m'ont été rapportées. À la commission de sociologie du CNRS, à laquelle j'avais soumis plusieurs fois aux alentours de 1970 un projet épistémologique intitulé « Pour une définition sociologique des catégories de sexe », un homme étonné du refus renouvelé de ma candidature posa la question: « Mais enfin, que reprochez-vous à ce projet? » — Silence. À l'École des hautes études, plus tard, ce fut un rire gras qui secoua l'Assemblée lorsque mon rapporteur se permit d'annoncer: « En quelque sorte, la candidate veut ouvrir le sexe... » Femme candidate, plus sujet de recherche « féministe » et de plus, critiquant directement la conception du « sexe » dans les sciences sociales, c'est beaucoup de « péril » pour les jurys. Pour les candidats aussi: j'ai oui dire que *des hommes* poursuivant des recherches dans un sens féministe commencent à avoir quelques difficultés avec l'université... On trouvera dans le livre de Michèle Le Dœuff, *L'Étude et le rouet* (1989), nombre de précisions sur la composition et le fonctionnement des jurys, principalement masculins, des grandes institutions. Voir aussi son article « Gens de sciences bis: le mauvais genre dans l'éprouvette » (1993), pour des exemples précis de l'ostracisme du monde académique vis-à-vis des recherches féministes. Et, de Judith Ezekiel, voir « Pénurie de ressources ou de reconnaissances? Les études féministes en France » (1994).

rience du rejet de leurs tentatives ou de celles des autres; il s'agit bien d'un ajustement aux chances objectives, et non d'un «ajustement *des dispositions* aux chances objectives», comme dirait Bourdieu – les «dispositions» étant des «schèmes pratiques» (*DOM*, p. 14) qui entraînent «un ajustement *inconscient* aux probabilités associées à une structure objective de domination» (*DOM*, p. 43, *mes italiques*). Mais avant d'aborder les concepts en question et la politique qu'ils servent, il faut encore revenir sur les silences, et chez cet auteur même.

I. CANDIDAT BOURDIEU¹²:
RECALÉ À L'EXAMEN DE DEA
(1^{re} ANNÉE DE THÈSE). AUX MOTIFS DE :

1) *Non-citation d'auteurs importants ayant travaillé sur le sujet*, y compris ceux dont les travaux auraient pu éclairer ses thèses, et y compris les collègues de sa propre communauté scientifique.

Exemples: plus aucune allusion n'est faite aux travaux anthropologiques de Françoise Héritier (elle était citée dans l'article de 1990), sa collègue au Collège de France, travaux qui portent justement en grande partie sur les mécanismes *symboliques* de la «valence différentielle des sexes»¹³, quasiment universels, notamment dans les systèmes d'appellations de parenté. Aucune allusion non plus à des sociologues et anthropologues qui non seulement ont déjà dit il y a plus de vingt ans ce que le Candidat prétend nous faire découvrir (par exemple que les sexes/genres sont des catégories sociales, historiques, construites et relationnelles), mais de plus ne se cachent pas d'être féministes (et là est sûrement la double raison de l'omission). On pense ici à Christine

12. Désormais souvent désigné comme «le Candidat», pour tenter d'atténuer «l'effet bourdieu».

13. Voir notamment son recueil d'articles publiés entre 1978 et 1993: *Masculin/féminin. La pensée de la différence* (Héritier, 1996).

Delphy¹⁴, Colette Guillaumin¹⁵, Paola Tabet¹⁶, pour ne citer que certaines des plus « anciennes » (dont moi), qui ont écrit dès les années mille neuf cent soixante-dix dans le domaine de la sociologie.

[Mais Bourdieu avait déjà répondu. Dans l'article de 1990 (*ACT*, p. 30), il prétend que leur « isolationnisme » (et le fait qu'elles s'attacheraient aux « femmes » et non à la « relation sociale de domination » !?) conduit « certaines productions "militantes" à créditer les fondatrices du mouvement féministe de "découvertes" qui font partie des acquis les plus anciens et les plus anciennement admis des sciences sociales, comme le fait que les différences sexuelles sont des *différences sociales naturalisées* » (*mes italiques*). On reste sans voix. Le Candidat aussi d'ailleurs, qui ne donne aucune référence historique, sidéré sans doute par sa propre audace. Heureusement qu'il a lui-même écrit un jour : « Les découvertes scientifiques ont souvent le privilège ambigu, en anthropologie, de devenir évidentes dès qu'elles sont acquises ». ¹⁷]

14. Voir son recueil d'articles de 1970 à 1978 : *L'Ennemi principal I - Économie politique du patriarcat* (Christine Delphy, 1998).

15. Dont une partie des travaux sur la pensée naturaliste ont été réunis dans *Sexe, race et pratique du pouvoir. L'idée de Nature* (1992), articles entre 1977 et 1990; et dans *Racism, Sexism, Power and Ideology* (1995). Dans son ouvrage de 1972, *L'Idéologie raciste. Genèse et langage actuel*, Colette Guillaumin intégrait déjà les sexes dans l'étude des mécanismes de naturalisation et de racisation.

16. La présence du nom de Tabet dans l'index, tout comme celle de Échard, Journet, Michard et Ribéry, ne doit pas faire illusion. Il ne s'agit pas d'une référence *précise* à leurs articles mais du simple fait que la référence bibliographique la plus précise de l'ouvrage collectif *L'Arraînement des femmes* comporte, correctement, les noms des co-auteurs. L'appréciation (apparemment favorable) que Bourdieu fait « en passant » (p. 47, note 65) de ce livre est d'ailleurs curieusement décalée par rapport à son contenu et à ses apports théoriques. Il est curieux notamment, pour quelqu'un qui s'intéresse au *symbolique*, que mention ne soit pas faite de la brillante démonstration des mécanismes inconscients du *langage* en ce qui concerne les catégories de sexe dans des textes « scientifiques », faite par les socio-linguistes Claire Michard et Claudine Ribéry : « Énonciation et effet idéologique. Les objets de discours "femmes" et "hommes" en ethnologie » (1985).

17. Bourdieu, « Reproduction interdite. La dimension symbolique de la domination économique » (1989).

Il faudrait pourtant savoir si, et si oui en quoi, les problématiques diffèrent.

[Mais Bourdieu avait déjà répondu! «Bien que je n'aime guère l'exercice, typiquement scolaire, qui consiste à passer en revue, pour s'en distinguer, toutes les théories concurrentes de l'analyse proposée – entre autres raisons, parce qu'elle peut faire croire que celle-ci peut n'avoir eu d'autre principe que la recherche de la différence [...]» (*ACT*, p. 30). Il persiste et signe dans *La Domination...* tout en regrettant, par exemple, de ne pas avoir assez marqué ce qui le différencie de Claude Lévi-Strauss et de Gayle Rubin, car cela lui aurait permis, dit-il, «*d'éviter de m'exposer à avoir l'air de répéter ou de reprendre des analyses auxquelles je m'oppose*»¹⁸. Ce qui revient à traiter de toute question tout seul, entre soi et soi.]

D'autre part, dans son article «Bourdieu: nom propre d'une entreprise collective», François de Singly (1998) a décortiqué avec précision les habituelles et diverses formes d'occultation de ses proches collaborateurs (surtout des hommes) par cet auteur. On pourrait alors penser que l'occultation de chercheuses féministes n'a rien de spécialement «machiste». Or cette invisibilisation, comme le dénonçait déjà Françoise Armengaud (1993) à propos de l'article de 1990, est un coup sciemment porté aux tendances les plus sociologiques de la recherche féministe et les plus radicales du mouvement des femmes – qui déjà n'ont pas la parole, alors que les collaborateurs en question l'ont de toute façon.

2) *Référence rapide à certains auteurs majeurs* en éliminant d'un coup de balai et en déformant une de leurs théories, tout en ignorant leurs autres travaux sur le sujet.

Exemple: Le Candidat se situe contre «la lecture strictement sémiologique [de Claude Lévi-Strauss] qui, concevant l'échange de femmes comme rapport de communication, occulte la dimension *politique* de la transaction matrimoniale, rapport de force symbolique visant à conserver ou à augmenter la force symbolique» (*DOM*, p. 50, italiques de l'auteur). On croit rêver. Lévi-Strauss n'aurait-il pas parlé du rapport, à réaménager sans cesse selon les types de cycles

18. *DOM*, p. 51, note 70; *mes italiques* soulignent le style apeuré.

d'échange, entre les « donneurs » (symboliquement supérieurs) et les « preneurs » (symboliquement inférieurs) de femmes ? Et Lévi-Strauss ignorerait-il la « politique », lui qui a montré que d'ennemis potentiels il faut faire des « alliés » au double sens du terme ? Et Lévi-Strauss n'aurait-il pas vu que les femmes sont réduites à l'état « *d'instruments symboliques de la politique masculine* », comme prétend le souligner le Candidat à son encontre (*DOM*, p. 49, italiques de l'auteur) ? Et Lévi-Strauss n'a-t-il pas été plus loin que l'analyse « purement sémiologique » qui lui est reprochée lorsque, dans son article « La famille » (1956 ; 1971), il a adjoint au tabou de l'inceste l'institution de la famille *et la division technique du travail entre les sexes* comme étant des moyens, également artificiels, d'instaurer l'échange entre groupes ? Le Candidat devra réviser ses classiques.¹⁹ Ou alors s'expliquer davantage (mais on a vu, *supra* note 20, qu'il craint de le faire).

3) *Référence à certains auteurs avec allusion faussée à leurs théorisations, ou sans allusion théorique et à propos d'un détail.*

Exemple : Gayle Rubin – qui dès 1975 a analysé de façon critique comment l'oppression des femmes était traitée dans les travaux de Lévi-Strauss (et de Engels, Marx, Freud, Lacan, etc.) et a proposé, à partir d'un réexamen des données ethnologiques et psychanalytiques en partant du *sujet/objet-femme* et donc d'une rénovation des questions à poser, un vaste programme de recherche sur « l'économie politique » du sexe²⁰ – est citée (*DOM*, p. 50, note 69) par le Candidat comme typique des études « symboliques » (opposées aux études « matérialistes ») – études symboliques bien sûr « remarquables » mais toujours trop « partielles » par rapport aux siennes selon le Candidat qui, ne l'oublions pas, prétend dépasser toutes ces oppositions en faisant une

19. Bourdieu bataille depuis longtemps contre Lévi-Strauss à propos des structures de parenté, voir par exemple *Esquisse d'une théorie de la pratique*, précédé de *Trois études d'ethnologie kabyle* (1972), mais ne semble pas s'être intéressé à son article sur la famille.

20. Gayle Rubin, « The Traffic in Women. Notes on the "Political Economy" of Sex » (1975). Cet article vient d'être traduit (1998) sous le titre « L'économie politique du sexe : transactions sur les femmes et systèmes de sexe/genre » à l'occasion de la Journée d'étude organisée par Nicole-Claude Mathieu sur « Lévi-Strauss et les théories féministes : convergences et divergences », qui s'est tenue le 16 janvier 1999 à Jussieu, et inaugurerait une série de Journées sur « Les théories féministes : critiques, emprunts, ruptures ».

« analyse matérialiste de l'économie des biens symboliques ». Limiter la remarquable étude de Rubin au symbolique est inadmissible. Elle demandait justement qu'on étudie, dans leur articulation mutuelle propre à chaque « système de sexe/genre », tous les aspects de la réalité. Et, pour ne citer qu'une de ses expressions choc, elle rappelait que – outre divers biens matériels et symboliques – ce qui circule dans l'échange matrimonial, c'est « de la chair femelle » (*female flesh*) domestiquée en femme.

Autre exemple (*DOM*, p. 22). La phrase (par ailleurs éminemment contestable): « C'est évidemment parce que le vagin continue à être constitué en fétiche et traité comme sacré, secret et tabou, que le commerce du sexe reste stigmatisé tant dans la conscience commune que dans la lettre du droit qui excluent que les femmes puissent choisir de s'adonner à la prostitution comme à un travail » est suivie de la note 23 référant à un article de Gail Pheterson *uniquement* à propos d'une loi des États-Unis. Il aurait été de mise que le Candidat, puisqu'il s'intéresse au symbolique, citât par exemple l'analyse théorique qu'elle fait du « stigmaté de la putain » (*the whore stigma*) comme stigmaté *de genre*, s'appliquant en fait à l'ensemble des femmes: « un fouet maintenant l'humanité femelle dans un état *pur* de subordination ». ²¹ Pour Rubin, la question n'est pas du « vagin sacré » mais des structures objectives du contrôle social qui, refusant aux femmes la libre disposition d'elles-mêmes, à la fois favorisent la prostitution forcée et font soupçonner de prostitution toute femme ayant un comportement autonome (donc transgressif) par rapport aux normes discriminatoires de sexe/genre, qu'il s'agisse de travail, de règles matrimoniales, de vêtements ou de migration.

4) *Allusions, sans citation de leur auteur, à certaines théories directement en rapport avec le sujet.*

Exemple: « Il faudra donc demander à une analyse matérialiste de l'économie des biens symboliques les moyens d'échapper à l'alternative ruineuse entre le "matériel" et le "spirituel" ou "l'idéal" [...] » (*DOM*, p. 9, *mes italiques*). Allusion voilée aux travaux et au livre *L'Idéal et le matériel* (1984)

21. Voir Gail Pheterson, *The Prostitution Prism* (1996, p. 89), recueil d'articles parus entre 1983 et 1995. (Traduction française augmentée 2001.)

L'Anatomie politique II

de Maurice Godelier... qui n'a d'ailleurs jamais présenté ces deux concepts comme constituant une « alternative ».

5) *Recours à un saupoudrage de références* (dont certaines à des auteurs féministes, mais alors de préférence anglo-saxonnes et non françaises), destinées à faire croire qu'il a « couvert » le sujet.

6) *Recours probable à des notes de seconde main*, sans revenir au texte original ni aux dates, ou incapacité à prendre des notes.

Exemple: En pages 46-47, le Candidat s'attaque à celles qui parlent de la connaissance de la domination en utilisant « le langage de la conscience ». Première personne citée: Jeanne Favret-Saada, avec référence à son article intitulé « L'Arraisonement des femmes », publié en 1987. Quelques phrases de l'article sont citées. C'est bizarre, j'ai l'impression de les avoir écrites... Seconde personne citée: Nicole-Claude Mathieu (tiens) pour un article qui s'intitulerait « De la conscience dominée » (c'était en fait le « titre courant »...) et semble être paru dans un livre de 1991. Ordre chrono/logique normal, se dit le lecteur. Mais tout à la fin du paragraphe, ne voilà-t-il pas qu'on le renvoie (en note 65) à un livre collectif apparemment paru en 1985, et qui s'intitule aussi « L'Arraisonement des femmes ». C'est du macramé ou quoi? se dit-on. Et vous, lecteurs, allez me dire: vous nous laissez, à couper ainsi les cheveux en quatre (auquel cas, ne lisez pas les explications données ci-dessous en note).²² Pardonnez-moi, mais je suis inquiète. Lorsqu'on sait la lassitude que beaucoup d'enseignants éprouvent à faire sans cesse clarifier et préciser aux étudiants de *quoi* et de *qui* et de *quand* ils parlent (même au niveau des DEA et des thèses), il y a lieu d'être inquiet pour ceux du professeur Bourdieu.

7) *Utilisation d'un titre abusif et trompeur pour son ouvrage*. Le titre très général « La domination masculine » laisse entendre que le Candidat a envisagé le maximum de méca-

22. Chronologie... 1 - 1985 : Nicole-Claude Mathieu, « Quand céder n'est pas consentir. De la conscience dominée des femmes et de quelques-unes de leurs interprétations en ethnologie », in Nicole-Claude Mathieu (sous la direction de), *L'Arraisonement des femmes. Essais en anthropologie des sexes*; 2 - 1987 : Compte rendu de ce livre par Jeanne Favret-Saada: « L'arraisonement des femmes », *Les Temps Modernes*; 3 - 1991, republication de l'article de Nicole-Claude Mathieu dans son recueil *L'Anatomie politique. Catégories et idéologies du sexe*, Côté-femmes éditions, « Recherches », Paris.

nismes en jeu (et qu'il fera donc état de travaux antérieurs, autrement que par allusion paternaliste et dédouanante à «l'immense travail critique du mouvement féministe» (p. 95).) Or le sujet en fait traité est la domination masculine symbolique, ou plus exactement «la *dimension symbolique* de la domination masculine»²³, ou pourquoi pas «la part symbolique incorporée de la domination masculine». (Mais le livre aurait été moins facile à vendre.) Tout auteur a le droit, et même le devoir devant un aussi vaste sujet, de restreindre son champ de recherche; il a également le droit de se demander si une théorie qu'il a élaborée sur une forme de domination (pour le Candidat, les classes sociales) pourrait s'appliquer à une autre forme (les classes de sexe, expression qu'il se garde d'utiliser²⁴). Mais la rigueur intellectuelle exige que l'on situe *explicitement* son projet par rapport à d'autres analyses de la question, et non par rapport à des positions fantasmées ou déformées.

8) *Conclusion*. Quoique rempli de notations justes sur les comportements pratiques et symboliques/inconscients (le glissement entre symbolique et inconscient serait en revanche à réexaminer) des hommes et des femmes – notations d'ailleurs non originales mais toujours utiles à rappeler, de préférence en ne citant pas que ses propres travaux –, le travail du Candidat manque de rigueur technique, méthodologique, et déontologique. Il pêche par pensée, par action, par omission et par distorsion. L'ensemble est à interpréter comme un refus de laisser place à la confrontation entre différentes analyses, ce qui donne à la thèse un statut d'assertion et non de démonstration. On peut se demander s'il ne s'agit pas, en revanche, d'une démonstration particulièrement voyante de

23. Un de ses articles (1989) est bien sous-titré «La dimension symbolique de la domination économique».

24. Notons que le Candidat, qui se fait désormais l'illustrateur, pour ne pas dire le découvreur, de «la construction sociale du sexe» (titre d'une autre et quasi semblable version de son article de *ACT*, également parue en 1990, dans *Recherches sur la philosophie et le langage*, tome XII) – idée défendue depuis trente ans par les féministes radicales, entre autres sous la notion de classes de sexe (au sens marxien de la classe) – utilisait encore le terme sociologico-biologique de «classes sexuelles» en 1980 dans *Le Sens pratique* (p. 230, note 27), livre auquel il ne cesse de nous renvoyer dans *La Domination masculine*. Nous reviendrons sur cette note en regard de laquelle certains arguments de *La Domination...* présentent une régression.

domination masculine, qui redouble l'oppression des femmes par la suppression ou la distorsion de leurs expériences et de leurs analyses. Comme disait, paraît-il, Voltaire à un jeune auteur: «Mon ami, il y a dans votre travail du bon et du nouveau. Malheureusement, ce qui est bon n'est pas nouveau et ce qui est nouveau n'est pas bon.» Il faudrait ajouter: ce qui est mauvais n'est pas nouveau non plus.

II. DU SYMBOLIQUE ET DE SA « RÉVOLUTION »

En 1990, le Candidat informait expressément ses interlocuteurs de la « violence symbolique, qui est une dimension de toute domination, et qui *fait l'essentiel* de la domination masculine » (*ACT*, p. 11, *mes italiques*). Interloquée, fus-je.²⁵ Le Candidat parlait peut-être des, et depuis les, salons du VI^e arrondissement parisien, où la violence économique, démographique et physique contre les femmes est moins visible, mais pas des 99,9999 % du reste du monde, et notamment pas de ces nombreuses sociétés où le symbolique est inculqué *par* et en même temps que la violence physique (chez les hommes aussi, mais en proportion qualitative et surtout temporelle moindre que pour les femmes).

Bref, il semble bien que le Candidat pense le principe du symbolisme hiérarchique des sexes (dont il a raison de dire que sa permanence à travers les variations de l'histoire et des cultures pose problème) comme le fondement, ou le fondement *principal* de la domination masculine. Je ne peux m'empêcher d'y voir une thèse non seulement partielle, mais idéaliste, quoiqu'il s'en défende. Il n'est pas clair pour moi si le « matérialisme » auquel il réfère son analyse tient à l'étude, qu'il invoque, de l'économie objective de la circulation des biens symboliques ou à son insistance sur l'inscription du symbolique dans les corps, par « somatisation des rapports sociaux de domination », « incorporation de la domination »,

25. « INTERLOQUER (1450). I. Vx. Dr. Interrompre (une affaire, un procès) par un jugement interlocutoire. » — « INTERLOCUTOIRE (1283). Dr. Se dit des jugements *avant dire droit* qui statuent sur une mesure d'instruction ou sur un sursis en préjugant le fond de la demande. » — « PRÉJUGER. 2^e Dr Prendre une décision provisoire sur (qqch.), en laissant prévoir le jugement définitif » (*Le Robert*).

etc. – termes qui font partie de sa théorie des « dispositions » (inconscientes) et termes que d'ailleurs je ne conteste pas.

Je n'ai rien contre l'idée que nous soyons tous et toutes des hystériques (je traduis, évidemment), mais je commence à m'inquiéter lorsque d'une manière extraordinairement répétitive, je lis que cette incorporation se fait « comme par magie », « comme par enchantement ». Outre que toute l'argumentation de Freud consiste à démontrer qu'il n'y a rien de magique dans les mécanismes du rêve ou dans la somatisation hystérique, outre que je persiste à ne rien voir d'enchanté et encore moins de magique dans les rapports de pouvoir hommes/femmes, je me demande si ces termes ont été utilisés par notre auteur lorsqu'il traitait des « dispositions » à propos d'autre chose que des sexes : des classes sociales par exemple (j'avoue n'avoir pas eu le temps de lire l'ensemble de son *œuvre* (entendu au masculin, comme il se doit si l'on évoque le symbolisme sexué). En tout cas, il n'est pas étonnant que pour appuyer sa thèse « hystérique » très personnelle sur le rôle majeur du symbolique dans la domination masculine, le Candidat évacue dans ses exemples une grande part des enjeux de la réalité et de ses rapports de force tout à fait concrets.

L'un des dangers du recours exclusif ou quasi exclusif aux explications ou interprétations par le symbolique est la *symétrisation finale des catégories* impliquées dans le rapport d'oppression, même si l'auteur s'en défend, comme on le voit ici :

« Une sociologie politique de l'acte sexuel ferait apparaître que, comme c'est toujours le cas dans une relation de domination, les pratiques et les représentations des deux sexes ne sont nullement symétriques. [...] l'acte sexuel lui-même est conçu par les hommes comme une forme de domination, d'appropriation, de "possession". De là l'écart entre les attentes probables des hommes et des femmes en matière de sexualité – et les malentendus, liés à de mauvaises interprétations des "signaux", parfois délibérément ambigus, ou trompeurs, qui en résultent. À la différence des femmes, qui sont socialement préparées à vivre la sexualité comme une expérience intime et fortement chargée d'affectivité qui n'inclut pas nécessairement la pénétration mais qui peut englober un large éventail d'activités (parler,

toucher, caresser, étreindre, etc.), les garçons sont inclinés à "compartimenter" la sexualité, conçue comme un acte agressif et surtout physique de conquête orienté vers la pénétration et l'orgasme [note 32] » (*DOM*, p. 26, *mes italiques*).

Nous avons donc là des attentes et des malentendus, des interprétations et des signaux, des « conceptions » différentes de la sexualité : expérience intime et affective pour la femme, acte agressif physique pour l'homme. Notons que rien de tout cela n'est faux. Mais il faut lire ce passage pour *ce qu'il ne dit pas*. Un mot n'est pas prononcé : le viol, les actes sexuels forcés. Une véritable « sociologie politique de l'acte sexuel » – comme la font depuis des années des féministes en révélant la fréquence et la signification de pouvoir des viols dits conjugaux et des viols par inceste²⁶ comme des autres viols, crimes de guerre ou, comment dire, « de paix ? », et en obtenant des avancées juridiques considérables – ne saurait éliminer du tableau ces « pratiques » qui en effet « ne sont nullement symétriques » pour les deux sexes. Le plus outrageusement pervers de l'histoire est que les deux références citées, *en note*, sont les livres de Diana Russell : *The Politics of Rape* et *Sexual Exploitation* – références données dans leur langue originale (l'anglais), comme il est normal mais ici bien pratique. Le mot *viol* n'étant pas en français *dans le texte*, et son équivalent *rape* se trouvant en tout petits caractères en note 32, beaucoup de lecteurs n'auront pas saisi l'imposture. Soit qu'ils/elles ne lisent pas l'anglais (mais pourraient en revanche vous causer hittite ou araméen), soit, et j'en ai fait l'expérimentation auprès de personnes bilingues anglais/français, qu'elles ne font que survoler les notes.

N'ayant pas fait la moindre allusion dans le texte aux pratiques effectives de « l'acte sexuel » masculin, autrement dit au viol comme pratique cohérente et logique des « inclina-

26. À ce propos, rappelons que Virginia Woolf, comme tant de petites et jeunes filles, eut à subir les assauts sexuels de ses demi-frères : Gerald quand elle avait six ans (il en avait dix-huit), et George, aux environs de vingt ans (il était beaucoup plus âgé). Ce dernier fut aussi un tyran familial à l'égal du père de Virginia. Voir entre autres Phyllis Rose, *Virginia Woolf* (1987).

tions» conquérantes des hommes²⁷; n'ayant parlé, concernant les femmes, *que* de la simulation de l'orgasme comme « attestation exemplaire du pouvoir masculin de rendre l'interaction entre les sexes conforme à la vision des hommes, qui attendent de l'orgasme féminin une preuve de leur virilité» (*DOM*, p. 27), ce qui n'est pas faux mais partiel, le Candidat peut alors terminer sa « sociologie politique de l'acte sexuel» (!) en re-symétrisant les attitudes des deux sexes, non pas dans le *contenu* symbolique (dont il a dit qu'il n'était pas le même), mais par la symétrisation *du rapport au symbolique* et, qui plus est, du rapport à l'expérience elle-même:

« Si le rapport sexuel apparaît [*sic*, noter l'ambiguïté du terme] comme un rapport social de domination, c'est qu'il est construit à travers le principe de division fondamentale entre le masculin, actif, et le féminin, passif, et que ce principe crée, organise, exprime et dirige le désir, le désir masculin comme désir de possession, comme *domination érotisée*, et le désir féminin comme désir de la domination masculine, comme *subordination érotisée*, ou même, à la limite, reconnaissance érotisée de la domination» (*DOM*, p. 27, *mes italiques*).

Holà! Parlons géométrie. Voici une figure symétrique ($\leftarrow| \rightarrow$) par rapport à une ligne de démarcation. Maintenant parlons humanité. Si la partie droite est reconnue comme valant érotiquement plus (car active) que la partie gauche (passive), cela donnera ($\leftarrow| \Rightarrow$); la ligne verticale représentant la démarcation symbolique entre hommes et femmes, le contenu de chaque catégorie est visiblement différent; mais quel mathématicien vous dira que la figure incluant *le rapport* entre \leftarrow et $|$ est symétrique de celle incluant le rapport entre $|$ et \Rightarrow ? C'est pourtant ce qui arrive lorsqu'on passe tout uniment de la domination érotisée à la subordination érotisée. On rétablit une (fausse) symétrie de fonctionnement.

Il se peut que dans les fantasmes érotiques des femmes, dans la masturbation solitaire notamment, la représentation de la soumission sous forme d'être contrainte, battue ou violée mène à une satisfaction érotique (et c'est peut-être

27. Voir le tract «Justice patriarcale et peine de viol», reproduit dans *Alternatives*, n° 1, «Face-à-femmes», 1977.

une des graves mutilations mentales qu'infligent aux femmes leur condition objective et générale de non-autonomie par rapport aux hommes). Il est en revanche certain, d'après d'innombrables témoignages, que dans les rapports concrets de contrainte sexuelle (et dieu sait qu'ils sont courants, notamment dans le mariage dans toutes les sociétés mais aussi dans nombre des premières expériences sexuelles des jeunes filles²⁸), la simulation de l'orgasme – dont parle le Candidat, référant à Catharine MacKinnon, comme d'« une attestation exemplaire du pouvoir masculin de rendre l'interaction entre les sexes conforme à la vision des hommes » (p. 27) – n'est pas la plus courante réaction des femmes (c'est même une des raisons données par les hommes pour recourir à des prostituées, et un des « trucs » que celles-ci utilisent en bonne connaissance de cause). On trouve en revanche dans les témoignages de femmes sur les rapports sexuels beaucoup de « j'attends que ça soit fini », par peur d'une séparation si elles sont mariées ou en couple, et de façon générale par peur (réaliste) de déclencher la violence physique, par peur de perturber les enfants, les voisins, etc., pour ne pas parler de la peur (réaliste aussi) de la mort en cas de viol « caractérisé ». Que la domination agressive soit érotisée par le violeur est par contre un fait avéré.

Outre que l'érotisme n'a pas seulement trait à la symbolique des sexes, l'incorporation érotisée de la domination à la mode bourdieu semble une variante du poncif sur le masochisme féminin. Mais Bourdieu a déjà répondu! ou cru répondre, en signalant (p. 46) qu'il n'est pas question pour lui de dire que les femmes sont responsables de leur oppression, ni qu'elles « choisissent des pratiques soumises » (italiques de l'auteur), ni qu'elles « jouissent » des traitements qui leur sont imposés ». Mais que, pour tout dominé :

« Il faut admettre à la fois que les dispositions “soumises” dont on s'autorise parfois pour “blâmer la victime” sont le produit des structures objectives, et que ces structures NE doivent leur efficacité QU'AUX dispositions qu'elle déclenchent et qui contribuent à leur reproduction. Le

28. Voir Paola Tabet, « Fertilité naturelle, reproduction forcée » (1985) et, pour une étude en France, Hugues Lagrange et Brigitte Lhomond (sous la direction de), *L'Entrée dans la sexualité, La Découverte*, « Recherches », Paris, 1997.

pouvoir symbolique ne peut s'exercer sans la contribution de ceux qui le subissent et qui NE le subissent QUE PARCE QU'ILS le *construisent* comme tel. [...] il faut prendre acte et rendre compte de la construction sociale des structures cognitives qui organisent les actes de construction du monde et de ses pouvoirs. Et apercevoir ainsi clairement que cette CONSTRUCTION PRATIQUE, loin d'être l'acte intellectuel conscient, libre, délibéré d'un "sujet" isolé, est elle-même l'effet d'un pouvoir, inscrit durablement dans le corps des dominés sous la forme de schèmes de perception et de dispositions (à admirer, à respecter, à aimer, etc.) qui rendent *sensible* à certaines manifestations symboliques du pouvoir» (*DOM*, p. 46; italiques de l'auteur, petites capitales de N.-C. M.).

On a vu que les « dispositions soumises » ne sont pas toujours déclenchées, mais admettons qu'elles le soient dans certains contextes, comme sur mon lieu de travail où des femmes se précipitent pour faire la vaisselle après les « pots » collectifs. *Encore que*: 99,9999 % des hommes s'étant discrètement éclipsés ou discutant gravement théorie entre eux à proximité mais pas trop près, on ne voit pas par qui d'autre elle serait faite, et que ce qui est « impensable » n'est pas seulement, symboliquement, qu'elle puisse être faite par des hommes mais, concrètement, qu'elle ne soit pas faite du tout. Est-ce-là une des « structures objectives » qui déclenchent les dispositions ? Comme les structures objectives auxquelles réfère le Candidat sont surtout des « structures cognitives », je vois là chez ces femmes une structure cognitive qui ne relève pas seulement de l'inconscient symbolique.

Mais encore, revenons à la phrase ci-dessus citée. Si l'on remplace les « ne ... que » par leur équivalent plus clair : « uniquement », on lit donc que : ceux qui subissent le pouvoir symbolique le subissent *uniquement* parce qu'ils le *construisent* comme tel. Faut-il entendre que si les dominés ne le construisaient pas comme pouvoir, ce pouvoir symbolique n'aurait pas d'effets, ou même n'existerait pas ? Il est vrai qu'on nous dit ailleurs que les dominés *ne peuvent pas ne pas* accorder leur adhésion au dominant (*DOM*, p. 41), mais laissons ce problème pour le moment, pour nous attacher ici à une *nouvelle symétrisation*. Si l'ordre du monde (l'échange des femmes, la production et la reproduction, etc.), comme

le dit l'auteur ailleurs, est construit par les hommes, qu'il désigne (par exemple p. 50) comme les « agents actifs », les femmes en étant les « agents passifs », comment peut-on dire que le/la dominé/e *construit*, même « pratiquement » tout autant qu'inconsciemment, les structures du « pouvoir symbolique » – cognitives ou autres ? Je veux dire, comment peut-on utiliser *le même terme* pour le dominant et le dominé ? D'autant que (par exemple p. 48), parmi les « structures dont ces dispositions sont le produit », l'auteur insiste sur « en particulier [...] la structure d'un marché des biens symboliques dont la loi fondamentale est que les femmes y sont traitées *comme des objets* [...] » (*mes italiques*).²⁹ Je vois là encore l'effet d'une réflexion insuffisante sur le *rapport* respectif au symbolique du dominant et du dominé – une simple *translation* sur le dominé (par trans-position) du point de vue dominant.³⁰

Le recours exclusif au symbolisme des sexes (haut/bas, droit/courbe, extérieur/intérieur, etc.) semble d'ailleurs en général particulièrement propre à entraîner ces effets de symétrisation. C'est ainsi par exemple que continuent de raisonner nombre d'ethnologues à propos de l'excision et de la circoncision en Afrique, en entérinant la version d'un vieux sage dogon : l'excision et la circoncision seraient comparables et symétriques symboliquement, en ce que la première, avec l'ablation du clitoris, enlèverait la masculinité à la fille et la seconde, avec l'ablation du prépuce, ôterait la féminité au garçon. Des recherches plus récentes ont montré que le symbolisme tourne dans les deux cas autour du pouvoir masculin : confirmation de la virilité chez les garçons et interdiction de se hausser au niveau de l'homme, pour les filles, d'autant que le sens principal de cette pratique est de les rendre « variables », c'est-à-dire sous l'autorité d'un homme. Il n'y a pas symétrie inverse, mais sens unique.³¹

29. L'auteur ajoute « qui circulent de bas en haut ». Peut-être *pense-t-il* à la Kabylie ou au Béarn, toutefois il n'est pas inutile de signaler que dans certaines sociétés stratifiées, les femmes « circulent » de haut en bas dans l'échange matrimonial, et n'en sont pas moins dominées.

30. C'est aussi ce que jé reprochais à Maurice Godelier dans son traitement de la vieille idée du « consentement des dominés » à propos des femmes dans son livre *La Production des Grands Hommes* (1982). Voir Nicole-Claude Mathieu, « Quand céder n'est pas consentir... » (1985b).

31. Pour ne pas parler de l'absence d'équivalence entre circoncision et excision sur le plan physique et psychologique, mais aussi mythico-rituel.

À propos de sens unique, c'est aussi ce que dit Bourdieu de la circoncision en Kabylie, « rite d'institution de la masculinité par excellence », qui instaure « une séparation sacralisante [...] entre ceux qui sont socialement dignes de la recevoir et celles qui en sont à *jamais exclues*, c'est-à-dire les femmes » (*DOM*, p. 30, italiques de l'auteur). Certes, l'excision n'existe pas en Kabylie ; il n'en est pas moins inadmissible de ne pas avoir fait la moindre allusion à l'enlèvement non seulement symbolique mais physique de tout ou partie du sexe (et cela concerne plus de cent millions de femmes dans le monde, dont la France) dans un livre qui, je le répète, s'intitule *LA domination masculine* et qui est fortement concerné par les pratiques « mythico-rituelles » et par... l'inscription du social dans les *corps*.

Bourdieu fait souvent référence à la pensée mythique et aux rites, qui certes relèvent du symbolique, mais de là il opère un glissement vers l'« inconscient social », qu'il privilégie parmi les mécanismes de la domination. Mais mythes et rites ne relèvent pas seulement de l'inconscient. Ils comportent souvent des discours et des pratiques *clairement énoncés* sur la nécessaire inégalité des sexes et l'obligation d'obéissance pour les femmes.

J'ai noté deux fois seulement le mot « oppression » dans le livre, et il n'apparaît pas dans l'index (alors qu'un mot cité une fois, comme agoraphobie page 45, s'y trouve) – tandis que l'expression « *condition féminine* » apparaît au moins sept fois. Rappelons que ce dernier terme a volontairement disparu depuis des lustres de la littérature féministe, dans la mesure où justement il ne dit rien du *rapport* entre les classes de sexe, de même qu'avec le marxisme on ne pouvait plus parler, comme Villermé ou Le Play, de la « *condition ouvrière* ». ³² C'est pourtant notre même candidat qui reproche aux « féministes » (perçues comme un tout indifférencié) de se laisser enfermer dans une catégorie « femmes », défendant ainsi un « particularisme » ³³ – ce qui est faux de la plupart, et ce qui fut au début (dans l'expression *Women's*

Voir Nicole-Claude Mathieu, « Relativisme culturel, excision et violences contre les femmes » (1994b).

32. Voir Nicole-Claude Mathieu, « Études féministes et anthropologie » (1991a).

33. Voir entre autres la citation donnée *infra*, en note 60.

Studies) un nécessaire rééquilibrage de l'attention sur un objet/sujet invisibilisé, et non une clôture sur une catégorie.³⁴ Enfin, des expressions globalisantes ont été créées pour exprimer justement l'aspect relationnel, dialectique, des catégories en cause: sexisme³⁵, systèmes de sexe/genre (Rubin, en 1975), sexage (Guillaumin, en 1978), rapports sociaux de sexe, etc. – mais tout cela n'est sans doute pas suffisamment distingué pour l'analyste de *La Distinction*. Il arrive quand même, s'exprimant « de manière plus relationnelle », à parler de « rapports *entre* les genres » (p. 124, *mes italiques*) – sans aller jusqu'à rapports sociaux *de* genre (*gender relations*), expression devenue courante dans la recherche.

Notons encore, comme un signe d'inconnaissance du « féminisme », cette phrase: « [...] *la révolution symbolique qu'appelle le mouvement féministe* ne peut se réduire à une simple conversion des consciences et des volontés » (*DOM*, p. 47, *mes italiques*). Le moins qu'on puisse dire est que ce n'est pas la principale « révolution » qu'appellent les mouvements féministes! Ce n'est pas sur le corps symbolique ou symbolisé, mais sur le corps engrossé par les hommes que s'est faite et continue de se faire dans le monde la lutte première des femmes. Un seul groupe en France³⁶ s'est dès le départ intéressé à une révolution « symbolique », et ce fut en se basant sur une conception essentialiste de la femme et de l'homme, conception que le Candidat récusait, après

34. Pour un historique et une présentation de différentes analyses critiques féministes jusqu'en 1985, voir Nicole-Claude Mathieu, « Critiques épistémologiques de la problématique des sexes dans le discours ethno-anthropologique » (1985c; 1991).

35. Voir la rubrique *Chroniques du sexisme ordinaire* qui parut dans *Les Temps Modernes* de décembre 1973 à novembre 1983 (publication partielle au Seuil, en 1979).

36. Le groupe « Psychanalyse et Politique » et ses éditions: Des femmes. Ayant suffisamment de capital économique pour se publiciser à l'étranger (notamment aux États-Unis, dans les milieux littéraires) où il s'est fait passer avec succès pour « le » féminisme français, il se déclarait antiféministe à l'intérieur des frontières et fut en fait très rapidement en rupture politique réciproque avec l'ensemble du mouvement, jusqu'au point de tenter d'effacer son existence en s'appropriant juridiquement le sigle MLF. Voir entre autres *Chroniques d'une imposture. Du Mouvement de libération des femmes à une marque commerciale*, édité par l'association « Mouvement pour les Luttes Féministes » (1981). Voir aussi Françoise Picq, *Libération des femmes. Les Années mouvement* (1993).

nous³⁷, en 1990 (ACT, note 4), à propos des « théoriciennes féministes qui s'inspirent de la psychanalyse, fût-ce négativement » – en disant que « le [sic] discours féministe tombe très souvent dans l'essentialisme », avec exemples d'Irigaray et de Kristeva à l'appui. Ces références sont supprimées dans le livre *La Domination masculine* (quelqu'une a dû lui faire remarquer le problème). Mais la référence à la « révolution symbolique » est restée... Il semble toutefois que le Candidat n'ait rien compris, car voilà que, sans doute pour se mettre au parfum, il emploie maintenant (DOM, p. 70) l'expression « certaines avocates de l'écriture féministe » (?) pour dénoncer l'essentialisme (l'écriture féminine ayant fait partie, entre autres, des idées du groupe ci-dessus nommé et maintenant rénové par les soins indifférents du Candidat). Notons encore sa meilleure découverte : il paraît qu'existe un « féminisme dit universaliste [qui] ignore l'effet de domination, et tout ce que l'universalité apparente du dominant doit à sa relation avec le dominé – ici tout ce qui touche à la virilité [...] » ! (DOM, p. 69, mes italiques). De *ki ki koz?* a dit Zazie qui y perd son latin.

Quant aux moyens originaux que verrait le Candidat pour faire la/sa révolution symbolique des schèmes inconscients, je ne les ai pas saisis.

III. DU LOURD FARDEAU DE L'HOMME

Un autre aspect insidieux de la symétrisation est que selon Bourdieu, les *deux catégories sont*, quoique différemment quand même, *dominées par la domination* (selon le mot de Marx, dit-il), puisque celle-ci engendre, chez les deux, à partir des mêmes schèmes de l'inconscient, des dispositions, un habitus, etc. « La structure impose ses contraintes aux deux termes de la relation de domination » (p. 82). Mais le Candidat, on l'aura compris, s'intéresse à la domination *masculine*, et pas tellement à l'oppression des femmes.³⁸ Il va logiquement s'ensuire que ce qui le préoccupe, c'est l'homme, c'est-à-dire

37. Mille excuses d'utiliser le *nous* et ainsi de ne pas suivre la leçon que le Candidat « nous » donne en page 123, note 4 : « Revendiquer le monopole d'un objet quel qu'il soit (fût-ce par un simple usage du "nous" qui a cours dans certains écrits féministes)... » (mes italiques), voir *infra*, note 53.

38. Sur la différence de langage, et donc de construction d'objet, entre chercheurs hommes et chercheuses féministes, voir Claire Michard,

lui-même, encore et toujours, et donc les comportements féminins qui le confortent, et non l'expérience contradictoire des femmes. Comme dit Michèle Causse :

«L'androlecte est en effet un soliloque. C'est la production mentale, disons la pathologie langagière de l'andros qui, victime d'une faille principielle, s'est érigé en seul locuteur et n'a eu d'autre interlocuteur que lui-même. Avant même de parler, une femme en Androcratie est "interloquée". Soit au sens propre "interdite-interrompue".»³⁹

S'agissant des «contraintes» et des «*formidables exigences*» (l'expression ne sera jamais employée pour les femmes) qu'imposerait aux dominants eux-mêmes la domination dont ils bénéficient, nous lisons : «Il faut donc analyser, *dans ses contradictions*, l'expérience masculine de la domination [...]» (*DOM*, p. 76, *mes italiques*), grâce au personnage du père dans *La Promenade au phare* de Virginia Woolf : Mr. Ramsay, pris entre sa haute idée de lui-même, la nécessité de réaliser son rôle idéal masculin, intellectuel et paternel, et ses propres enfantillages. «Le fait que, parmi les jeux constitutifs de l'existence sociale, ceux que l'on dit sérieux sont réservés aux hommes [...] contribue à *faire oublier* que l'homme est aussi un enfant qui joue à l'homme» (*DOM*, p. 82, *mes italiques*). Les hommes, étant «désignés très tôt, notamment par les rites d'institution, comme dominants, [... je passe sur ce qui est en latin], ils ont le privilège à double tranchant de s'adonner aux jeux pour la domination» (*ibid.*).

Soit! quoique... Sur les «contradictions», nous allons revenir. Mais sur le double tranchant, on aimerait ajouter que l'un des tranchants (la tyrannie masculine qui s'abat sur les femmes) est nettement plus profitable que l'autre (la difficulté d'être homme) n'est tranchant. Quant au risque d'«oublier que l'homme est aussi un enfant qui joue à l'homme», ou d'oublier «cette sorte d'effort désespéré, et assez pathétique dans son inconscience triomphante, que

«Mouvement de libération des femmes et affrontement discursif entre auteurs scientifiques» (1991).

39. Michèle Causse, *L'Interloquée, Les Oubliées de l'oubli, Dé/générée. Essais* (1991, p. 15).

tout homme doit faire pour être à la hauteur de son idée enfantine de l'homme» (*DOM*, p. 76), il m'apparaît que 80 % des productions littéraires et cinématographiques masculines n'ont cessé de nous seriner combien il est difficile de devenir et d'être un «homme». Et si l'on veut recourir à des spécialistes, sans parler de la psychanalyse, la littérature ethnologique est littéralement envahie de descriptions et interprétations des rituels et expériences psycho-sociologiques diverses que doivent subir les jeunes hommes pour être séparés du monde des femmes et atteindre l'idéal de virilité. Les rituels obligeant les filles à «rester» dans le monde des femmes, certes moins nombreux et souvent moins élaborés, sont surtout fort peu étudiés. Quant à l'expérience psycho-sociologique des femmes, dans leur rapport à elles-mêmes et à la féminité imposée, elle n'a intéressé quasiment personne, sauf des féministes – dont Virginia Woolf, pour revenir à nos moutons.

Mais, attention. Le Candidat, *alias* Bison Futé, nous signifie les voies de détournement à suivre (les siennes) pour ne pas s'engouffrer bêtement dans un flot moutonnier. Voici l'une de ses propositions les plus insultantes :

«Il faut donc analyser, dans ses contradictions, l'expérience masculine de la domination, en s'adressant pour cela à Virginia Woolf, mais MOINS À L'AUTEUR DE CES CLASSIQUES, INLIASSABLEMENT CITÉS, DU FÉMINISME que sont *Une chambre à soi* [...] ou *Trois guinées* [...] qu'à la romancière de *La Promenade au phare*, qui, grâce sans doute à l'anamnèse favorisée par le travail d'écriture [...], propose une évocation des relations entre les sexes DÉBARRASSÉE DE TOUS LES CLICHÉS SUR LE SEXE, L'ARGENT ET LE POUVOIR que véhiculent encore ses textes plus théoriques» (*DOM*, p. 76; petites capitales de Nicole-Claude Mathieu).

On pourrait se demander comment il se fait que l'anamnèse de son enfance bourgeoise dans le travail d'écriture de François Mauriac (qui plus est, insoupçonnable de féminisme⁴⁰)

40. Lui qui, à la sortie du *Deuxième Sexe*, avait dit qu'il savait tout désormais sur le vagin de Mme de Beauvoir. Voir Ingrid Galster, 2004, p. 15, note 44.

ne l'ait point empêché d'écrire ce « cliché » sur le sexe, l'argent et le pouvoir, de son personnage Thérèse Desqueyroux qui est l'une des plus belles évocations de l'enfermement des femmes :

« Elle se leva, ouvrit la fenêtre, sentit le froid de l'aube. Pourquoi ne pas fuir ? Cette fenêtre seulement à enjamber. [...] Déjà, Thérèse traîne un fauteuil, l'appuie à la croisée. *Mais elle n'a pas d'argent ; des milliers de pins lui appartiennent en vain : sans l'entremise de Bernard [son mari], elle ne peut toucher un sou.* » (Mauriac [1927] 1989, p. 115 ; *mes italiques*).

Si, dans *La Promenade au phare*⁴¹, Bourdieu a bien compris le personnage de Mr. Ramsay et son égotisme typiquement masculin, qu'en est-il de Mrs. Ramsay ? S'accrochant toujours à son schéma masculin/féminin // haut/bas // droit/courbé, etc., il a choisi de ne retenir du personnage *que* ce qui conforte sa thèse des « dispositions soumises » (corporelles et affectives). Or s'il y a quelqu'une qui n'apparaît pas comme ayant « incorporé » la passivité et la courbure, c'est bien elle. C'est elle qui se pose les vraies questions métaphysiques, et là elle se tient *droite*. Elle n'est pas tout entière dans l'attention et la « lucidité inquiète et indulgente » (*DOM*, p. 76) envers son mari, que Bourdieu privilégie. Elle tente de créer une harmonie des choses et des gens, ce qui est en effet la tâche des femmes et de la maîtresse de maison qu'elle est, recevant des invités, mais souvent elle quitte la maison pour ses propres affaires, dont elle n'informe personne, et là aussi elle part, bien droite. Quant à la « courbure », l'inclination de la tête, le silence devant les idioties de son mari, ce que Bourdieu n'a pas retenu, entre autres, ce sont les nombreuses notations dans le roman sur sa *lassitude*.⁴² Il n'a pas non plus voulu entendre le personnage de Lily Briscoe, peintre célibataire,

41. Virginia Woolf, *La Promenade au phare* (1927), citée *infra* sous V.W. dans l'édition 1983 du Livre de poche.

42. Ce que, sans talent littéraire, j'avais appelé la *fatigue* mentale et physique des femmes. À ce propos, plusieurs pages, magnifiques, de *La Promenade au phare* sont consacrées à décrire le travail et la fatigue extrême des deux femmes de charge qui doivent nettoyer et rouvrir la grande maison au bord de la mer, abandonnée pendant dix ans, depuis la mort de Mrs. Ramsay. Est-ce un hasard ? Certes, cela permet à Woolf, si attachée aux *choses*, de parler des pièces, des placards, du linge, des volets, de la rouille, etc., mais rien ne l'obligeait à le faire de cette façon.

révoltée contre la lourde présence de Mr. Ramsay et fascinée par Mrs. Ramsay (bien qu'agacée par ses tentatives pour marier tout le monde et sa faiblesse envers son mari) – Lily qui est le contre-poids, ou le contrepoint (et non le contraire) de Mrs. Ramsay, c'est-à-dire que les deux personnages superposés donnent l'harmonie (ou plutôt la dysharmonie) d'ensemble de l'expérience des femmes.

Ne retenir des « femmes » que ce qui vous arrange pour montrer qu'elles « adhèrent » aux schèmes des hommes (ou qu'elles sont des salopes, ce qui n'est pas le cas chez Bourdieu, mais revient au même chez d'autres), est très classique. Non moins classique, mais à mon sens insuffisamment remarqué, est l'élimination des *jeunes filles* dans nombre de réflexions sur les « fââmes », quel que soit le domaine, « scientifique » ou littéraire.⁴³ Nouvelle preuve nous en est donnée par la présentation rapide du roman, « réduite à un résumé scolaire » (*ACT*, p. 22, supprimée dans *DOM*), que faisait le Candidat. Nous lisons, concernant la fin du roman, que dix ans après la mort de Mrs. Ramsay, son mari effectue enfin la promenade au phare, *avec son fils*. En réalité, Mr. Ramsay est accompagné d'un fils (James) *et d'une fille* (Cam). Du point de vue « scolaire », le résumé était déjà à noter « mauvais » car ajouter « et sa fille » (douze caractères en comptant les espaces) à « avec son fils » n'aurait pas allongé beaucoup le texte. Mais là n'est pas le problème principal. Pour le comprendre, il faut savoir que dans son analyse de la résistance des enfants en général à l'obligation de se soumettre aux diktats paternels, on ne nous cite que la résistance intérieure de James (*DOM*, p. 79). Or, à la fin du roman, dans le bateau qui les mène au phare, non seulement Cam et James – liés par leur pacte contre leur père : « résister à la tyrannie jusqu'à la mort » (*V.W.*, p. 221, 271 et ailleurs) – lui opposent tous deux un silence farouche, mais tandis que James craint qu'elle ne finisse par capituler comme les femmes, car elle a répondu une fois à une question de son père (*V.W.*, p. 225-227), Cam, consciente de l'affection qu'elle a malgré tout pour son père, se dit en regardant James : « Vous, vous

« Elle était courbée par la lassitude », dit aussi Virginia Woolf de Mrs. MacNab (*V.W.*, 1983, p. 178).

43. Les jeunes filles ne sont (très) présentes dans ce dernier domaine que pour la satisfaction érotique masculine.

n'êtes pas exposé à cela, à cette pression, cette division de sentiment, cette extraordinaire tentation » (V.W., p. 228). Woolf, à travers la jeune fille, nous donne donc à voir la conscience que les femmes ont d'être divisées, la *conscience des contradictions*. Mais plus : Cam observe en son frère, à qui (bien sûr) on a confié la barre, la même quête masculine d'approbation que Woolf décrivait chez Mr. Ramsay : « Son père l'avait félicité. Il fallait que tout le monde crût qu'il était parfaitement indifférent. "Mais, pensait Cam, vous l'avez eu votre compliment." » (V.W., p. 274-275.)

Si le Candidat s'était vraiment intéressé à l'expérience des femmes, et avait fait la *comparaison* entre les deux catégories, il aurait peut-être renoncé à parler de « contradictions » s'agissant de la classe des hommes. Quelle que soit la société concernée, s'il y a domination masculine, le problème des hommes est celui d'un *ajustement* entre capacités socio-individuelles et idéal-du-Moi viril entraîné par l'idéal social de la virilité, qui est aussi le modèle idéal de l'humain. Celui des femmes est effectivement des *contradictions* entre l'imposition (et pas seulement symbolique ni inconsciente) d'une personnalité individuelle et sociale réduite et *déterminée* en moindre humanité, et le sentiment de sa propre « humanité » et liberté, de son *indétermination*.⁴⁴ Car aucun être humain – fût-ce dans les pires conditions d'oppression ou de dégradation imposée – ne peut *ne pas se penser* soi-même.

Les dominé(e)s ne font pas que se plier au schéma inconscient d'eux-mêmes et des dominants que leur procure le système. Et ils n'ont pas besoin d'être des intellectuels de haut niveau pour *saisir*, sinon théoriser, que quelque chose ne va pas, ne serait-ce que face au mépris, aux insultes, aux

44. J'ai longuement traité ailleurs ("Quand céder...", 1985b) des nombreuses contradictions qui placent les femmes en position schizophrénique. Par exemple, entre céder aux pressions sexuelles masculines tout en se pensant libre puis se faire traiter de putain et ne pas céder à ces pressions puis se faire traiter de, devinez quoi. De ma jeunesse, tout autant que de la femme tondue, nue et emplumée du village « libéré » à la Libération, je me souviendrai de la Costa Brava et ce camp mixte d'étudiants vers la fin des années cinquante. L'une des filles était renommée pour son accueil sexuel. À la fin du séjour, on (devinez qui) la couronna reine du camp. Priée de monter sur l'estrade, tout heureuse elle souriait. Puis, je la vis *basculer* physiquement lorsqu'ils (devinez qui) entonnèrent : « Oh la salope/ Va laver ton cul/ Malpropre... » Elle reprit aussitôt son équilibre et demeura *droite*, en dignité.

coups ou aux limitations de leur existence.⁴⁵ Il n'est qu'à comparer, dans une même aire de civilisation, la lutte contre leur oppression de femme et contre les structures sociales, de Phoolan Devi, petite paysanne illettrée de basse caste *mallah* dans l'Uttar Pradesh hindouiste et celle de Taslima Nasreen, bourgeoise lettrée du Bangladesh, de famille musulmane.⁴⁶ Deux consciences à l'œuvre, dans des conditions sociales on ne peut plus opposées.

IV. SYMBOLIQUE, CONSCIENCE, RÉSISTANCE

Toutes les femmes ont conscience, à un moment ou à l'autre, de leur négation ou de leur abaissement en tant que personne. La question n'est pas seulement de l'inconscient symbolique des femmes, mais du *brouillage* permanent qu'instaure l'oppression et des conditions sociales qui permettent une résistance efficace, collectivement pensée.

Car si Bourdieu s'étonne qu'il n'y ait pas davantage de « transgressions, subversions, délits et "folies" », disons d'accidents, sur la place de la Bastille ou de la Concorde, grâce à « l'extraordinaire accord de milliers de dispositions – ou de volontés » qui respectent les mêmes symboles (code de la circulation), il faut savoir qu'il y a beaucoup d'accidents face au code de la circulation et de l'usage des femmes. Les moindres résistances des femmes provoquent en effet des « accidents », mais dont elles sont *seules* victimes et dont les plus fréquents sont les coups et blessures. Dès que les femmes s'écartent d'un millimètre de la place (symbolique ?) qui leur est concrètement imposée, leur meurtre est à prévoir. Bourdieu dit que les conditions ont changé en Kabylie. Je laisse aux spécialistes le soin de répondre. Mais

45. Ma grand-mère, qui fut ouvrière dès l'âge de 13 ans, en 1900, dans les usines textiles du Nord (au moment de la destruction de la petite paysannerie et de son incorporation effroyable dans l'industrie), disait à la fois qu'il « fallait bien » des patrons pour « donner » du travail aux ouvriers et les humiliations subies de la part des bourgeois et des prêtres, et la fierté de ce que sa famille à elle était « des gens bien, aussi bien qu'eux autres ».

46. Voir *Moi, Phoolan Devi, reine des bandits* (1996; précisons que, faite d'après l'enregistrement au magnétophone et lue à Phoolan Devi une fois écrite, c'est la seule biographie approuvée par elle). Et Taslima Nasreen, *Enfance, au féminin* (1998).

sait-il le nombre de suicides de jeunes filles⁴⁷ dans l'Algérie « moderne » où est maintenu tout à fait consciemment par l'assemblée des hommes et contre l'avis des mouvements de femmes un « code » de la famille qui n'a rien de la douce et invisible violence symbolique qui l'intéresse ? Sait-il que dans l'Afghanistan des Taliban qui appliquent à la lettre et par la force le symbolisme « femme = intérieur/homme = extérieur », des femmes se suicident ou, selon des témoignages récents, *sortent* dans la rue en hurlant, littéralement prises de « folie » ?⁴⁸ Folie qui est une forme de conscience.

Bourdieu me reproche⁴⁹ (*DOM*, p. 46-47) de ne pas avoir su abandonner le « langage de la conscience » dans mon article de *L'Arraînement des femmes* sur la conscience dominée des femmes et les interprétations qui en sont faites (1985b). Disons rapidement que je n'ai utilisé le mot « conscience » ni dans l'un de ses nombreux sens philosophiques ni dans un sens psychanalytique, mais pour être comprise par toute une chacune. Contrairement en effet à la majorité des écrits du Candidat, qui, terriblement contournés, ne sont accessibles qu'à ses pairs en « capital culturel » (et encore, à condition de ne pas s'endormir), la majorité des écrits féministes, même techniques dans une discipline, ont eu dès le départ des mouvements féministes et des *Women's Studies*, la volonté d'être partagés par le plus grand nombre de femmes. Et s'il était besoin de s'abriter sous l'aile d'un grand homme, on pourrait se référer à Freud lui-même, qui évoquait la conscience comme « un fait sans équivalent qui ne se peut ni expliquer ni décrire [...]. Cependant lorsqu'on parle de conscience, chacun sait immédiatement, par expérience, de quoi il s'agit. »⁵⁰

D'une part, j'ai aussi parlé de l'envahissement de *l'inconscient* des femmes par leur situation objective de dépendance

47. Statistiques de l'hôpital du grand Alger en 1991, sur 889 tentatives de suicides: 20,4 % de jeunes hommes et 79,6 % de jeunes femmes, in Rapport national du réseau FEHLA, Conférence préparatoire pour l'Afrique (Dakar, 1994) en vue de la Conférence mondiale des femmes à Beijing, 1995; cité par WLUML (1996, p. 54).

48. Voir aussi WLUML (1998).

49. D'abord sous couvert de quelqu'une d'autre, puis sous mon nom (voir *supra*, I, p. 73; et note 29).

50. Cité in Jean Laplanche et Jean-Baptiste Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, « Conscience (psychologique) », 3^e édition, 1971.

aux hommes, et de la structuration du Moi qui en découle – notamment à partir d'une étude de Sarah LeVine (1982) sur les rêves de jeunes femmes Gusii, dans le sud-ouest du Kenya –, et aussi de la structuration de la personnalité des dominés par la *peur*, qui n'est pas forcément consciente. D'autre part, cette orientation sur la conscience était nécessaire dans la mesure où ce texte voulait répondre en partie aux allégations de Maurice Godelier (1982) sur le *consentement* des dominées à la domination, qui serait « plus fort » que la violence des dominants. Mais laissons cela. Bourdieu ne veut pas « répéter » les autres, moi je ne veux pas me répéter.

En fait, nous ne parlons pas de la même chose. Bourdieu s'attache aux effets matériels du symbolique (incorporation) – où d'ailleurs rien ne prouve que ce soit le symbolique seul qui joue – et moi aux effets, dans la conscience et l'inconscient, des contraintes matérielles, physiques et psychologiques. Je n'ai, dit-il, « pas poussé tout à fait jusqu'au bout l'analyse *des limitations des possibilités de pensée et d'action* que la domination impose aux opprimées » (p. 47, italiques de P.B.). Je n'en doute pas. Mais l'insistance inverse qu'il met sur les structures inconscientes ne permet pas de comprendre les résistances, individuelles et encore moins collectives. Les féministes – et je n'entends pas par là seulement les mouvements qui se désignent ainsi, mais toute femme qui résiste –, les féministes tombent-elles du ciel ? Il m'apparaît que la tâche la plus urgente est d'approfondir l'analyse des diverses *formes de résistances au système* de la part des femmes, et des mécanismes de la *résistance des hommes* à ces résistances.

Il est intéressant de comparer aujourd'hui les arguments respectifs des deux auteurs. Chez Maurice Godelier, nous trouvons une attention aux sujets-femmes et une reconnaissance explicite de la violence concrète qu'elles peuvent subir de la part des hommes ; mais, comme elles « consentent à leur domination », en « partageant » la vision masculine des rapports entre les sexes, les hommes n'ont pas grand-chose à faire pour asseoir leur pouvoir (sauf une menace de violence qui se profile « à l'horizon »). L'auteur estimait que la domination masculine était in-intentionnelle, et on avait quand même l'impression d'une acceptation quasi intentionnelle de la part des femmes. J'ai tenté de montrer entre autres que son raisonnement était en fait basé sur une *symétrisation* des deux catégories, sur le modèle d'un contrat comme il

peut y avoir entre pairs, entre égaux, et dont chacun connaît les termes; mais que les femmes *n'ont pas* des connaissances égales à celles des hommes, ni sur la société ni sur la conception (notamment mythique et rituelle) des sexes. En bref, chez Maurice Godelier, les femmes étaient construites comme « trop-sujets », trop conscientes pourrait-on dire.

Chez Bourdieu, nous trouvons une plus grande attention au sujet-homme, avec un grand intérêt pour ses souffrances, qu'il attribue à tort à des contradictions alors qu'il s'agit d'un problème d'ajustement, tout en négligeant l'effet de brouillage qu'entraînent chez les femmes les contradictions réelles de l'expérience. Lui aussi tient à dire, sous diverses formes, qu'il n'y a pas de complot intentionnel masculin, ce qui est facile puisqu'il insiste principalement sur l'incorporation par les deux sexes des schèmes inconscients de la domination masculine. Toutefois, nous avons vu les mêmes effets de *symétrisation* des deux catégories, amenant à suggérer que les femmes font leur oppression *tout autant* que les hommes la domination, mais dans la non-conscience.

Pour Godelier, les femmes « consentent », pour Bourdieu, les femmes « adhèrent » car dans les deux cas, il est supposé que les connaissances sont communes et semblables :

« La violence symbolique s'institue par l'intermédiaire de l'adhésion que le dominé *ne peut pas ne pas* accorder au dominant (donc à la domination) lorsqu'il *ne dispose*, pour le penser et pour se penser ou, mieux, pour penser sa relation avec lui, *que* d'instruments de connaissance qu'il a en commun avec lui et qui, n'étant que la forme incorporée de la relation de domination, font apparaître cette relation comme naturelle [...] » (*DOM*, p. 41, *mes italiques*).

Les femmes sont « trop-sujets » chez Godelier contre « hors-sujets » chez Bourdieu. Qu'elles soient hors sujet (elles ne savent pas traiter leur sujet d'étude et de lutte), c'est en tout cas ce que pense Bourdieu des féministes. Je me vois encore obligée de signaler une autre manière qu'a le Candidat de déformer et de caricaturer la réflexion des mouvements féministes, caricature dont on trouve un écho dans son attaque sur la « philosophie de la conscience » :

« S'il est vrai que, lors même qu'elle *paraît* [noter le terme] reposer sur la force nue, celle des armes ou de l'argent, la reconnaissance de la domination suppose toujours un acte de connaissance, cela n'implique pas pour autant que l'on soit *fondé* [noter le terme] à la décrire dans le langage de la conscience, par un biais intellectualiste et scolastique qui, comme chez Marx (et surtout chez ceux qui, après Lukács, parlent de "fausse conscience"), porte à attendre l'affranchissement des femmes de l'*effet automatique de la "prise de conscience"*, en ignorant, faute d'une théorie dispositionnelle des pratiques, l'opacité et l'inertie qui résultent de l'inscription sociale dans les corps. »⁵¹ (*DOM*, p. 46, *mes italiques*).

S'il en est qui savent que la prise de conscience n'a pas « d'effet automatique », c'est bien les dominé(e)s en lutte! Ailleurs dans le livre (*DOM*), les féministes, dans l'incapacité qu'elles sont à mener leur lutte sans mentor, sont attaquées en termes plus directs, notamment à propos des « groupes de conscience » du début du mouvement, qui sont ramenés par l'auteur à une sorte d'individualisme inefficace. Le mentor n'a pas dû faire beaucoup de militantisme, quel qu'il soit, pour ne pas savoir qu'un début de mouvement collectif, seul efficace dans le futur, a besoin d'individus qui se parlent. Il semble bien que, parlant des femmes, Bourdieu ait régressé par rapport à ses réflexions antérieures. Ainsi pouvait-on lire en 1980 :

« Dans la lutte idéologique entre les groupes (classes d'âge ou classes sexuelles par exemple) ou les classes sociales pour la définition de la réalité, à la violence symbolique, comme violence méconnue et reconnue, donc légitime, *s'oppose la prise de conscience* de l'arbitraire qui dépossède les dominants d'une part de leur

51. Faut-il signaler que des féministes n'ont pas trouvé gênant de réfléchir à la fois sur la conscience et la résistance *et* sur l'inscription sociale dans les corps. Voir par exemple Sande Zeig (1985) « The actor as activator: deconstructing gender through gesture », ou Colette Guillaumin, « Le corps construit » (1992b).

force symbolique en abolissant la méconnaissance»⁵²
(*mes italiques*).

Il semble aussi, parlant des femmes dans le rapport hommes/femmes, régresser par rapport à ses positions ultérieures, à savoir l'Annexe actuelle à *La Domination...*: «Quelques questions sur le mouvement gay et lesbien», mouvement auquel il donne plus de crédit qu'au mouvement féministe qu'il ne cesse d'attaquer bêtement dans le livre. Il semble que Bourdieu s'adresse au mouvement homosexuel (principalement mâle) pour lui apporter ses conseils et au mouvement féministe pour lui fermer la gueule.⁵³ Rien d'étonnant à cela. Les mouvements gay mixtes *dé-placent la question* de l'hétérosexualité sociale en se centrant sur la sexualité; une partie des mouvements féministes et lesbiens non mixtes *placent le système* de l'hétérosexualité obligatoire et l'organisation de la reproduction au cœur de l'oppression des femmes, et c'est plus menaçant.

V. DE L'A-A-MOUR

Venons-en à l'amour. Le Candidat s'y réfère en post-scriptum (quoique l'estimant quasiment impossible), tout comme Lévi-Strauss évoquait/invoquait, malgré l'échange

52. *Le Sens pratique*, chapitre VIII: «Les modes de domination», p. 230, note 27.

53. Je passe, mais pas tout à fait, sur ses pleurs et grincements de dents quant au «monopole» que les féministes s'arrogent car, figurez-vous, elles «s'autorisent de l'autorité absolue que constitue "l'expérience de la féminité"» et l'empêchent (?), lui, de s'exprimer démocratiquement: «Revendiquer le monopole d'un objet quel qu'il soit (fût-ce par un simple usage du "nous" qui a cours dans certains écrits féministes), au nom du privilège cognitif qu'est censé assurer le seul fait d'être à la fois sujet et objet et, plus précisément, d'avoir éprouvé en première personne la forme singulière de l'humaine condition qu'il s'agit d'analyser scientifiquement, c'est importer dans le champ scientifique la défense politique des *particularismes* qui autorise le soupçon *a priori*, et mettre en question l'universalisme qui, à travers notamment *le droit d'accès de tous à tous les objets*, est un des fondements de la *République des sciences*» (*DOM*, p. 123, note 4; *mes italiques*, évidemment). C'est sans doute pour ça qu'il donne maintenant ses interviews sur la domination masculine en multiplex et sur Internet (séance à la FNAC-Saint-Lazare à Paris, 7 octobre 1998), et qu'aucun livre féministe n'aura fait récemment couler autant d'encre ni convoqué autant d'ondes.

des femmes entre hommes, la richesse éternelle et mystérieuse des relations affectives entre les sexes (en y croyant apparemment). C'est, semble-t-il, le dernier recours/espoir des hommes constatant l'existence de la domination masculine. Rappelons cette phrase, « inlassablement citée » comme dirait Bourdieu, de Lévi-Strauss :

« Mais la femme ne pouvait jamais devenir signe, et rien que cela, puisque, dans un monde d'hommes, elle est tout de même une personne, et que, dans la mesure où on la définit comme signe, on s'oblige à reconnaître en elle un producteur de signes. Dans le dialogue matrimonial des hommes, la femme n'est jamais, purement, ce dont on parle ; car si les femmes, en général, représentent une certaine catégorie de signes, destinés à un certain type de communication, *chaque femme* conserve une valeur particulière, qui provient de son talent, avant et après le mariage, à tenir sa partie *dans un duo*. À l'inverse du mot, devenu intégralement signe, la femme est donc restée, en même temps que signe, *valeur*. Ainsi s'explique que les relations entre les sexes aient préservé cette richesse affective, *cette ferveur et ce mystère*, qui ont sans doute imprégné, à l'origine, tout l'univers des communications humaines »⁵⁴ (*mes italiques*).

L'amour est mystérieux et la femme est valeur, toujours pour les hommes, c'est bien connu.⁵⁵ Mais revenons à Bourdieu :

« "L'amour pur" [...] invention historique relativement récente [...] ne se rencontre sans doute que très rarement dans sa forme la plus accomplie [...]. Mais il existe assez, malgré tout, *surtout chez les femmes*, pour être institué en norme, ou en idéal pratique, digne d'être

54. Claude Lévi-Strauss, *Les Structures élémentaires de la parenté* (première édition, 1949), 1967, p. 569.

55. Remarquons toutefois au passage que l'avantage de l'opinion de Lévi-Strauss sur celle de Bourdieu est que le premier nous reconnaît la qualité de « producteur de signes ». Peut-être serions-nous alors capables de produire du symbolique et pas seulement de l'incorporer en tant qu'« agents passifs ».

poursuivi pour lui-même et pour les expériences d'exception qu'il procure» (*DOM*, p. 118, *mes italiques*).

Suivent des énoncés lyriques sur « *la mise en suspens* de la lutte pour le pouvoir symbolique que suscitent la quête de la reconnaissance et la tentation corrélatrice de dominer» (*mes italiques*), etc. Donc, l'amour « pur » existe de nos jours suffisamment *pour* être institué en norme (le sentiment produit la norme?...), et comme il existe « surtout chez les femmes », doit-on en conclure que ce sont les femmes qui produisent cette *norme*? Bizarre, pour des dominées. C'est encore là un des mystères de la femme, sans doute.

En outre, pourquoi ce sentiment existe-t-il *surtout chez les femmes* (ce qui est vrai), le Candidat ne pose plus la question. Comme pour le symbolisme, ou plutôt la symbolique des sexes, ça semble tomber du ciel avec le Saint-Esprit. Pourtant (p. 73, note 13) il avait noté *un* lien avec les « structures objectives » de la domination :

« Si les femmes sont particulièrement inclinées à l'amour dit romantique ou romanesque, c'est sans doute, pour une part, qu'elles y ont particulièrement intérêt: outre qu'il leur promet de les affranchir de la domination masculine, il leur offre, tant dans sa forme la plus ordinaire, avec le mariage où, dans les sociétés masculines, elles circulent de bas en haut, que dans ses formes extra-ordinaires, une voie, souvent la seule, d'ascension sociale.»⁵⁶

L'ennui est que l'amour est rapporté seulement à un intérêt... des femmes, sans qu'il nous soit dit qu'avoir une femme en mariage sous le prétexte de l'amour, c'est surtout l'intérêt des hommes (qui peuvent tout en étant mariés s'offrir une indépendance sexuelle et existentielle).

Le fait est que sous le sentiment de « l'amour pur » qui est inculqué aux femmes, se cache une injonction à l'amour qui elle-même masque la dépendance structurelle vis-à-vis des hommes. La dépendance économique des femmes et leur

56. Il faudrait quand même ne pas oublier la *descension sociale* considérable des femmes divorcées, même quand elles se sont mariées *dans la même classe*.

prestation à sens unique de services domestiques et affectifs persiste actuellement dans les sociétés occidentales, malgré des avancées juridiques dans d'autres domaines. (C'est pourquoi Bourdieu a tort de dire que la famille n'est pas le lieu principal de la domination masculine.) Le simple constat statistique du délai, beaucoup plus court pour les hommes que pour les femmes, au delà duquel on se remarie ou se met en compagnonnage après un divorce ou un veuvage⁵⁷ indique qu'à l'expérience l'amour n'était pas si pur, ni pour les hommes ni pour les femmes. Certains hommes éprouvent de fait de l'amour pour leur si rapide nouvelle compagne, c'est double bénéfique. D'autres disent tout uniment qu'il faut bien quelqu'un[e] pour s'occuper d'eux. Beaucoup de femmes divorcées ne se remarient pas, même si *certaines* continuent à croire à l'Amour conjugal.⁵⁸ D'autres sont tout autant réalistes que les hommes; comme disait une femme pleurant son mari décédé: « Un homme qui me rapportait [X francs] par mois... »

Qu'est-ce que la norme de l'amour hétérosexuel pour les femmes, en situation d'oppression? Depuis longtemps déjà, des analyses féministes et lesbiennes à l'intérieur du mouvement se sont posé la question, car la grande différence entre l'oppression de classe sociale et l'oppression de classe de sexe est, dans le dernier cas, le corps à corps obligatoire entre l'opprimé-e et son oppresseur.⁵⁹ Obligatoire en deux sens: requis par la *définition* même des « sexes » comme complémentaires, et requérant un dispositif serré de contrôle social. Gayle Rubin (1975), analysant l'article de Lévi-Strauss sur la famille (1956) – où ce dernier, insistant sur le caractère artificiel de la famille,

57. Si l'on considère non pas chaque individu-e qui retrouve un partenaire, mais l'ensemble disponible de partenaires de sexe opposé, la différence de délai est objectivement permise par l'écart d'âge entre partenaires masculins et féminins, les hommes reprenant des femmes plus jeunes. Le mécanisme est le même que pour la polygynie.

58. Une femme mariée sous le régime de la communauté et totalement dépouillée par son escroc de mari m'a affirmé, après divorce, qu'en cas de remariage elle reprendrait ce même régime car « c'est une question d'amour ». Je ne l'ai pas vue prendre de nouveau mari.

59. Si dans les mécanismes d'exploitation des classes pauvres par les riches ou de la classe esclave par la classe des maîtres, s'effectue *aussi*, c'est bien connu, l'exploitation sexuelle des femmes, celle-ci n'est pas donnée comme partie intégrante de la *définition fonctionnelle* de ces classes.

voit dans la division du travail « un moyen de créer entre les sexes une mutuelle dépendance, sociale et économique [...] les amenant par là à se perpétuer et à fonder une famille » -, concluait (déjà) que Lévi-Strauss n'était pas loin de dire que l'hétérosexualité, loin d'être naturelle, était instituée...

Mais cette norme pratique de l'amour dans le mariage (ou faudrait-il dire de l'amour malgré le mariage) n'est pas seulement le produit de « schèmes inconscients ». Elle est aussi sciemment (et commercialement) entretenue. « Surtout chez les femmes », eh oui. Et c'est l'objet du questionnement du livre de Pascale Noizet, *L'idée moderne d'amour*. Dans cette thèse de sociosémiotique⁶⁰, elle montre qu'à partir du XVIII^e siècle, le mariage n'est plus traité dans la littérature comme un arrangement social plus ou moins satisfaisant, ni l'amour comme défiant les contraintes de la société (Roméo et Juliette). Mais que l'amour est désormais considéré comme un rapport entre deux *individus sexués en conflit*. Du roman psychologique du XVIII^e à la littérature populaire des XIX^e et XX^e siècles, et notamment les romans Harlequin actuels, la résolution du conflit se produira par la « maladie d'amour » qui atteint finalement et miraculeusement (« comme par enchantement », dirait Bourdieu) l'héroïne (*et elle seule*) malgré ses précédentes réticences, et la conduit à « choisir » le mariage. Les romans Harlequin, tirés à des millions d'exemplaires en toutes langues, sont des romans d'amour populaires, sciemment destinés aux femmes, et la majorité des auteurs sont aussi des femmes. Ils intègrent même actuellement une forme de questionnement « féministe » chez l'héroïne, mais la résolution finale du conflit psychologique est toujours la même pour la femme : l'amour.⁶¹ Ainsi les femmes peuvent-elles, dans l'amour « romanesque » où on les entretient pour « résoudre » les contradictions qu'elles pourraient ressentir, trouver *à la fois* un écho de leurs problèmes avec les hommes et l'assurance que « l'amour » va les transformer.

Ce n'était pas l'avis de Lily Briscoe, en plein conflit psychologique, elle aussi (tout comme Cam vis-à-vis de son père).

60. Pascale Noizet, *L'idée moderne d'amour. Entre sexe et genre: vers une théorie du sexogème*, 1996. Voir aussi le compte rendu de ce livre par Danielle Charest dans la revue *Mots/Les langages du politique*, 1996.

61. Certains magazines dits féminins font la même chose, me semble-t-il, en mélangeant une dose de féminisme avec une (plus forte) dose d'orientations « traditionnelles ».

Elle vient de penser à la « dégradation », à « l'affaiblissement spirituel » que lui semble apporter le mariage, à quoi « elle n'est pas obligée » :

« [Des] sentiments contradictoires [...] se faisaient la guerre dans son esprit [...] C'est si beau, si passionnant cet amour que je tremble en me penchant sur le bord [...] neuf personnes sur dix vous répondront, si vous leur demandez ce qu'ils en pensent, qu'ils ne veulent rien d'autre, *cependant que les femmes*, à en juger par ma propre expérience, *ont tout le temps l'impression que ce n'est pas là ce dont elles ont besoin*; il n'y a rien de plus ennuyeux, puéril, inhumain que l'amour; et pourtant, il est beau et nécessaire. Alors quoi, alors quoi ? »⁶²

Je n'ai abordé, bien sûr, que quelques-uns des nombreux points critiquables de l'essai de Bourdieu. Que dire en fin de compte de *La Domination masculine* ? Que c'est un petit livre touffu et étouffant; il n'égratignera pas les hommes mais brouillera un peu plus, s'il en était besoin, la conscience des femmes. Un embrouillamini qui ressemble fort à une embrouille. Pour alléger mon ire, j'aurais dû choisir pour titre: « Bourdieu ou la docte ignorance ». ⁶³

« L'opresseur n'entend pas ce que dit son opprimé comme un langage mais comme un bruit. C'est dans la définition de l'oppression. »

Christiane Rochefort.⁶⁴

62. *La Promenade au phare*, p. 139-140, *mes italiques*.

63. La « docte ignorance », formule de Pierre Bourdieu, réfère à la vérité de la maîtrise pratique dissimulée sous le discours explicatif qu'en peut donner un agent; «... cette docte ignorance ne peut donner lieu qu'à un discours de trompeur trompé [...] » (*Esquisse d'une théorie de la pratique*, p. 202).

64. Christiane Rochefort, « Définition de l'opprimé », présentation de la traduction française (1971), du *SCUM Manifesto* de Valerie Solanas.

Je remercie pour nos échanges de vue Christine Arnault, Michèle Causse, Danielle Charest, Michèle Gerlier, Liliane Kandel, Anne Le Gall et Annie Le Palec.